

NOUVELLE LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.  
AU REDACTEUR DE L'Univers.

Monsieur,

S'il y a quelque chose de désolant, de propre à pénétrer les chrétiens un peu éclairés de la plus vive douleur, c'est de voir qu'une philosophie également impie et déraisonnable est peut-être à la veille d'être couronnée par une aussi grande nation que la nôtre. Mais on m'arrête dès ce moment et les politiques me disent : Vous allez nous parler de philosophie, nous ne saurions vous prêter l'oreille. Ces sortes de discussions ne sont que des querelles de l'école, objet de nos justes dédains et dont les hommes d'État ne sauraient se préoccuper.

Je crois pouvoir le dire sans détour, rien ne marque moins de réflexion ni des vues plus fausses et plus funestes que ces hautaines paroles. La philosophie en effet se lie à tout, elle va mouvoir jusqu'aux ressorts les plus secrets de la société; elle est loin d'être étrangère au sort des empires et, dans le vrai, elle est l'une des principales causes de leur force et de leur élévation, ou de leur abaissement et de leur chute. Il est des vérités fondamentales et populaires dont la science s'empare pour les polir, pour les revêtir d'une expression plus savante et plus précise, mais qui d'ailleurs naissent avec nous et que nous trouvons dans notre cœur, d'où elles bannissent de noires et turbulentes passions, pour y substituer les sentiments purs et élevés qui honorent l'homme et font son bonheur. Oui, la créature intelligente, dès qu'elle s'ouvre au jour de la raison, reconnaît sans peine qu'elle n'existe pas par elle-même, qu'un Créateur lui a donné l'être, et qu'elle lui doit, par conséquent, son culte et ses hommages. Elle ne peut se dissimuler qu'étant faible et dépendante, elle est comptable de l'usage de sa liberté, et que les prix opposés du bien à la vertu et au crime, n'étant point discernés dans ce monde plein d'injustice et de confusion, ils sont réservés pour une autre vie. Cette intelligence trouve en elle-même la semence d'autres penchants heureux et d'autres vues salutaires. Voilà la base profonde et sûre de toutes les sociétés; surtout, les croyances qui se rapportent à Dieu, à son domaine souverain, à sa sagesse et à ses autres perfections, sont le fondement de toute loi, de tout devoir, de tout ordre. Avant d'appartenir à la philosophie, elles sont le catéchisme de toutes les nations qui veulent vivre, se préserver de la ruine et d'un affreux chaos. Autrefois les chefs des États n'avaient pas besoin de veiller à la garde de ces vérités, les peuples en regardaient l'abjuration ou le décri comme abominables, et le blasphème était aussitôt étouffé par le frémissement de l'indignation générale. Dans des temps moins heureux, la politique doit considérer comme le premier de ses devoirs de maintenir avec zèle ces grands principes sur lesquels sont assis et reposent d'une manière inébranlable l'ordre et la félicité publique. Si elle en usait autrement, elle ressemblerait à ce gardien infidèle qui, chargé de la conservation d'un superbe monument, ne porterait jamais ses regards que sur la partie supérieure, pour la sauver de tout dommage, tandis qu'il laisserait des mains ennemies en saper avec fureur et en briser tous les fondements.

Appliquons ces réflexions à la philosophie éclectique (nom arbitraire qui n'a rien au fond que de très vague et de très peu rassurant), et surtout abrégeons, car nous savons quel cadre étroit nous presse, pour ainsi dire, de tous côtés.

Quel est le fond ou plutôt quels sont les trois dogmes principaux de la philosophie éclectique ou universitaire ?

Premièrement. On l'a accusée de panthéisme, et les preuves de cette accusation sont péremptoires et même palpables. Le fondateur de la nouvelle école a écrit ces mots, qui ont retenti de toutes parts, mais qu'on a oubliés, ou plutôt dont l'horreur n'a été que faiblement sentie dans un siècle si distraint sur ce qui touche au Maître adorable de l'univers : *Dieu est triple, c'est à dire, à la fois Dieu, nature et humanité.* Voilà bien la doctrine qui prétend que tout ce qui existe est Dieu, exprimée dans des termes dont rien n'égale la précision et la clarté. Le soulèvement de quelques bons esprits alarma le chef de l'éclectisme, qui a proféré cette erreur aussi effrayante pour la raison que pour la foi, et qui l'a développée avec étendue au même lieu. Depuis ce commencement, il s'est souvent écrié qu'il n'était point panthéiste, mais ces protestations ne l'ont point empêché de reproduire cette assertion lamentable dans toutes les éditions nouvelles de son livre, sans le moindre correctif ni le moindre adoucissement. Les passions comprennent très bien ce double jeu et s'en tiennent à ce qui les flatte et les affranchit, sans être arrêtées par des désaveux si peu fermes et si suspects. Mais d'ail-

leurs le philosophe dont il s'agit, n'a-t-il pas continué à soutenir avec la même chaleur d'autres propositions, qui concourent à établir la même doctrine ? N'a-t-il pas répété cent fois, jusqu'au moment où nous sommes, ce paradoxe ouvertement contraire à la foi des chrétiens de toutes les communions, savoir : Que Dieu n'a pas tiré le monde du néant ? Or le panthéisme n'est-il pas tout entier dans ces paroles ? Car si le Créateur n'a pas fait le monde de rien, il l'a donc formé d'une substance antérieure. Mais il n'en existait point d'autre que la sienne. Le monde entier n'est donc composé que de la substance divine. Rien n'est plus évident. Le célèbre auteur a cru éluder cette réflexion décisive, en disant que Dieu avait tiré l'univers de sa puissance et non du néant ; mais il ne pouvait recourir à une défaite moins spécieuse. Car, comment ne pas voir que la puissance, qui est un attribut divin, est bien l'instrument de la création, mais qu'elle n'en est point et n'en peut être la matière ?

De plus, que signifie ce titre de *Dieu mort*, donné à celui que les chrétiens adorent ? Il n'est que trop aisé de voir la connexité d'une si outrageuse qualification avec le système du Dieu-univers. Celui-ci, qui ne peut se suffire à lui-même et qui est soumis à une inflexible fatalité, ne peut s'empêcher de reproduire à jamais les phénomènes de la nature matérielle à laquelle il est incorporé. N'est-ce pas à la même idée que se lie la fréquente répétition de ce dogme de l'éclectisme, savoir, que *Dieu ne peut pas ne pas produire... de sorte qu'il n'y a pas plus de Dieu sans monde que de monde sans Dieu.* Point de Dieu sans monde ! d'où il suivrait que l'existence du Créateur dépend de celle de ses créatures. Profèra-t-on jamais un plus absurde et plus révoltant blasphème ? C'en est assez. Nous ne prendrons pas la peine d'ajouter ici d'autres preuves du fait qui nous occupe en ce moment. Ce fait est incontestable, et quel doute peut laisser sur ce point ce magnifique tribut, je dirai presque cet hymne de louanges adressé par l'écrivain que j'ai en vue au plus fameux des panthéistes modernes, à Spinosa, dont il exalte sans mesure les vertus et la gloire, et dont il prétend que les idées se répandent aujourd'hui et retentissent dans le monde entier, sans doute parce qu'il vent, par cette exagération outrée, attacher plus de faveur à des rêes infortunées qui l'ont séduit lui-même ?

Secondement. Le chef de l'éclectique universitaire avilit et détruit toute religion. Il prétend qu'elles ont été toutes, sans exception, le fruit d'un enthousiasme naïf et à peu près idiot, qu'elles se sont formées d'un amas de révélations supposées, de fables et de mythes, et qu'elles attendaient, pour faire briller quelque faible étincelle de raison enlevée au fond de ces rêveries, l'avènement de l'éclectisme de nos jours, destiné à la dégager de cette enveloppe grossière et de ces langes honteux, et pour tout réduire à l'absence de toute foi et à un pur rationalisme. Ainsi, jusqu'au moment présent, tous les siècles, et en particulier une multitude presque innombrable de grands hommes qui ont eu une religion, les Origène, les Augustin, les Bossuet, les Newton, se sont nourris de fables et ont été les dupes de contes d'enfant. Peut-on rien concevoir de plus malheureusement imaginé et de moins digne, je le dis sans hésiter, d'un examen sérieux. Mais passons à son opinion sur le christianisme. Il dit à ce sujet mille choses pleines d'artifices et d'obscurités affectées ; mais voici ce qui est parfaitement clair et sans nuage. *Le christianisme, dit-il, est la philosophie du peuple.* Sa philosophie à lui, qui voit le peuple entre les bras du christianisme, lui tend doucement la main pour l'aider à s'élever plus haut encore. Je me plais à citer ce texte parmi un grand nombre d'autres, parce que sa bizarrerie et son audace l'ont déjà porté à la connaissance d'une infinité de gens, et qu'il dit tout et dévoile tout. Puisque le christianisme est au-dessous d'une philosophie humaine, il n'est donc point divin, il n'est qu'une imposture. Aussi peut-on se représenter l'auteur dont je parle, adressant à une jeunesse éclairée et qui ne peut se contenter de la philosophie du peuple, ce langage composé en partie de ses propres termes. Oui, il semble leur dire : Quittez, quittez cette superstition vieillie ; hâtez-vous d'abjurer la foi de Jésus-Christ ; la révélation dont on lui fait honneur n'est qu'une chimère et un mensonge, c'est la raison humaine qui est à la lettre une révélation... C'est elle qui est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme... le Verbe fait chair qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme, homme à la fois et Dieu tout ensemble. C'est assez vous dire que loin de prendre pour guide le Dieu du symbolisme, vous devez tourner vos regards vers la lumière pure et sans ombre que nous allons faire briller sur le monde entier. Quel peut être le fruit de ces leçons ? C'est de faire embrasser aux jeunes gens qui les recueillent une doctrine si favorable